



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

Universitätsbibliothek Paderborn

Bon an, mal an

Lavedan, Henri

Paris, 1908

14 décembre 1907.

[urn:nbn:de:hbz:466:1-47678](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-47678)

14 décembre 1907.

Resplendissante, inexorable de grâce hautaine et de magnificence, les cheveux crespelés et légèrement épars sur ses épaules de Néréide, la gorge guerrière sous la cuirasse en satin du corsage, un simple rang de grosses perles à la Mignard autour du col et tenant avec délicatesse par les deux bouts, de ses belles mains entreprenantes, rien qu'avec un pouce et un index de volupté rapprochés l'un de l'autre, une écharpe de gaze qui s'arrondit au-dessus de sa tête comme une diaphane auréole, tandis qu'au fond du tableau se découpe avec hardiesse une moitié d'arc-en-ciel, ... ainsi dans une peinture anonyme, conservée au musée de Versailles, nous apparaît Françoise-Athénaïs de Montespan, qui fut fille d'honneur de la reine, maîtresse du roi, de l'amour aveugle et gourmand duquel elle puisa

sans effort sept enfants, femme de la plus sincère piété qui devint coupable des pires sacrilèges, impétueux et décevant assemblage de vertus et de vices greffés les uns sur les autres et poussés à l'excès, diabolique d'orgueil et de domination, qui par épouvante de perdre sa royauté, se perdit, buta dans les plus sales intrigues, roula au crime, tripota les poisons et les cadavres de nouveau-nés et fut — aussitôt que son amant, muet de majestueuse horreur, connut le secret de ses fautes — foudroyée du haut de l'olympé et non pas en une fois, d'un coup, du soir au matin, mais par degrés, avec une implacable méthode de châtement, chose plus cuisante et plus dure que tout, descendant alors marche par marche ces étages qu'elle avait montés, disparaissant selon l'étiquette dans un ordre calculé pour donner le change et dont la lenteur, au lieu d'amortir et de simplifier sa chute la multipliait, tombant enfin jusqu'aux fossés de mépris et aux abîmes de détestation où nous la suivons, solitaire au sein de ses immenses richesses qui, seules, ne l'avaient point quittées, parmi lesquelles elle acheva longuement de ne plus vivre, oubliée de tous, d'elle-même, ayant fait âme neuve, humble, anéantie dans le remords, et macérant en vain cette chair de Nessus obstinée à demeurer belle, cette chair qui avait été durant des années un festin royal, d'une inépuisable succulence, qu'elle avait tour à tour, et des soirs différents, servie

nue, dans le même appareil, aux grands lits à plumets et à balustres d'or de Versailles et de Saint-Germain et sur la pierre des monstrueux autels pour les messes noires, au fond d'une chapelle, à minuit, ou dans les ténèbres d'un bouge. Quelle destinée ! Quel labyrinthe !

L'admirable et pittoresque drame de Sardou, *l'Affaire des Poisons*, fait revivre à la Porte-Saint-Martin cette prestigieuse et double figure, et deviner dans la coulisse la clique étrange de sorciers, de devineresses, de laquais, d'abbés damnés au teint pâle, et de grandes dames détraquées par la superstition au milieu de laquelle la grandeur et la beauté de la favorite ne craignirent point de se commettre. C'est une aventure inouïe, qui démonte, et l'on croit vivre un songe. Pour se représenter Mlle de Tonnay-Charente, d'une intelligence hardie et fine, gaie, spirituelle, sensible à la gloire, et de la meilleure compagnie, cette marquise de Montespan à la démarche et aux traits de déesse dont le nom semblait la rime prédestinée de l'oiseau de Junon, qui ne sortait qu'escortée de gardes du corps, traversant les provinces en carrosse à six chevaux, avec un somptueux bagage de fourgons et de mules à grelots et des courtisans et des filles de suite et des caracolades de cavaliers ainsi qu'une infante promenée à travers de fabuleuses Espagnes... pour se la représenter, voilée et vêtue de sombre, s'en allant, tantôt à la tombée du jour, tantôt en pleine nuit, au fond d'une

petite chambre où l'attendent, parlant bas, des matrones crasseuses à bijoux faux et des prêtres livides, et là, s'installant, fiévreuse, penchée sur des paquets de poudre de toutes sortes, poudres pour aimer, pour haïr, pour dominer, pour faire mourir, et maniant des pâtes, récitant à genoux des formules de magie, parmi les vapeurs des fumigations aromatiques, sur deux cœurs de pigeons bénits aux noms de Louis XIV et de La Vallière, ... il faut faire un effort de raison et passer sans repos du rêve au cauchemar. Et qu'est-ce donc, si, après ces pratiques encore innocentes du début, on l'accompagne aux messes noires de l'abbé Guibourg, alors que, sous les voûtes gothiques du château de Villebousin, à la lueur d'une cire, le vieil officiant, septuagénaire, élevant au-dessus d'elle, couchée et nue, le calice où fumait le sang d'un enfant, prononçait la satanique abjuration : « Astaroth, Asmodée, Princes de l'amitié... » Et, le lendemain, à Versailles, éclaboussante d'or, fraîche, nacrée, avec les perles de la maréchale de l'Hôpital, elle éblouissait, reine-soleil. A quoi pensait-elle ?

Qui voudra bien connaître cette étonnante personne et désirera se promener par tous les chemins de sa vie, aussi bien les avenues d'honneur et les charmilles que les égouts, devra lire le bel et définitif ouvrage de M. Frantz Funck-Brentano : *le Drame des Poisons*. C'est l'indispensable « avant-première » de l'œuvre de Sardou

et le spectateur admirera mieux ensuite avec quel art le dramaturge a réussi le difficile tour de force de tirer de toutes ces ignominies — en les évitant — une pièce vive, amusante, et néanmoins fidèle. Mais, tout en sachant gré à Sardou de lui avoir épargné les abominables visions, combien il aura de gratitude à M. Funck-Brentano de les lui avoir délibérément procurées! Son livre est un terrain de fortes secousses. Tout y est dit, expliqué, retracé d'une plume exacte et sans reculade. A la dernière page, on sait l'affaire aussi bien que lui, grâce à lui, car il a certainement dû, au moyen de quelque poudre que nous ne connaissons pas, évoquer les ombres renseignées de La Reynie et de la Voisin, pour leur arracher leur pensée de derrière le crâne, et, après nous avoir étalé les crimes, il nous fait du châtement le plus pathétique tableau. Mme de Montespan sut racheter. Elle avait péché pendant treize ans, elle se repentit pendant vingt-sept, et cette seconde moitié, qui n'est pas celle de « son règne », la montre plus radieuse et plus grande qu'aux jours de coupable gloire. Son apothéose est dans l'expiation. Elle erre de couvents en couvents, d'abord dans la communauté de Saint-Joseph qu'elle avait fondée sans se douter qu'un jour elle y viendrait prendre refuge! Puis elle ne peut se plier au calme et à la pesante solitude de la retraite... Elle voyage alors. Elle promena ses inquiétudes, dit Saint-Simon, à Bourbon, à Fontevrault, aux terres

d'Antin et fut des années sans pouvoir se rendre à elle-même. La tristesse et les humiliations l'escortent. Quand a lieu, en 1692, le double mariage de ses enfants, Mlle de Blois et le duc du Maine avec le duc de Chartres et Mlle de Charolais, Louis XIV ne permet pas qu'elle paraisse au mariage ni signe au contrat. Elle accepte enfin, se renonce et revient à Saint-Joseph, où elle fixe sa pénitence. Et alors la voilà qui, prise de la sainte folie des repentirs jamais satisfaits, se livre au jeûne, aux mortifications de l'esprit, du cœur et de la chair. Elle s'humilie aux bras de Louise de La Vallière qu'elle avait chassée et qu'elle retrouve, non sans une brûlante douceur, sous la bure de Louise de la Miséricorde, au couvent des Carmélites de la rue du Faubourg-Saint-Jacques. C'est la même, la rivale d'autrefois dont elle souhaitait et manigançait la mort sur un cœur de pigeon percé d'aiguilles. Oh! les entretiens, les regards, les soupirs de ces deux femmes broyées, pétries par toutes les passions, tombées toutes deux des bras du même roi et dont les âmes exténuées en Dieu s'épanchent derrière une grille! Qui nous les rapportera? Et qui nous dira leurs silences? Il me semble que, des yeux éteints à l'amour, je vois couler sur les joues flétries les mêmes larmes, le dernier philtre, la liqueur amère, mais qu'on boit celle-là sans danger, le sublime poison qui guérit et qui lave.

Contre ce corps sur lequel s'étaient ouverts

les Évangiles profanés, Mme de Montespan appliquait maintenant des ceintures à pointes de fer. Après le calice impur, le cilice. Elle ne voyait presque plus ses enfants, elle demanda par écrit longuement pardon à son mari, lui offrant de se remettre entre ses mains. Il refusa. Personne ne voulait plus d'elle. C'est ainsi qu'après une confession publique de ses péchés faite à sa dernière heure, elle mourut dans les sentiments de la plus édifiante et angélique piété, à Bourbon, par un jour de mai, enveloppée d'une rude chemise de grosse toile comme une vilaine, loin, bien loin de la robe d'or sur or, rebrodée d'or, rebrodée d'or, dont Mme de Sévigné nous contait les rayons!

Le roi apprit sa mort avec indifférence et défendit à ses enfants de porter le deuil de leur mère. Que veut-on de plus comme expiation d'outre-tombe? Toutes ces choses me dansaient l'autre jour dans la mémoire pendant que, sur la scène, à l'acte de la grotte de Thétis, résonnaient, lointains et cérémonieux, ainsi qu'à la cantonade du passé, les violons de Lulli...